www.libtool.com.cn

Digitized by Google

www.libtool.com.cn

17 i 19 b

Digitized by Google

www.libtool.com.cn

Digitized by Google

www.libtool.com.cn

Digitized by Google

Offered to the Library
of the Taylor Institution, Oxford.

www.libtool.com.cn

G. Harris

Digitized by Google

www.libtool.com.cn

Digitized by Google

www.libtool.com.cn

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

MAX MÜLLER.

Digitized by Google

www.libtool.com.cn

Imprimerie de Ad. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.

Digitized by Google

NOTICE

www.libtool.com.cn

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

M. MAX MÜLLER

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ D'OXFORD

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE

PAR

GEORGE HARRIS

Agrégé de l'Université, professeur au Lycée impérial d'Orléans.

(Extraite de la traduction française des *Leçons* de M. Max Müller *sur la Science du langage.*)

PARIS

A. DURAND ET PEDONE LAURIEL, LIBRAIRES-ÉDITEURS

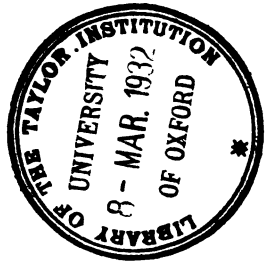
Rue Cujas, 9 (ancienne rue des Grès)

1867

17 à 19

Digitized by Google

www.libtool.com.cn



Digitized by Google

www.libtoól.com.cn

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES DE M. MAX MÜLLER.

M. Max Müller est né le 6 décembre 1823 à Dessau, capitale du duché d'Anhalt-Dessau, au cœur même de cette Allemagne dont il devait si dignement représenter en Angleterre la science profonde ainsi que le poétique et pénétrant génie. Il n'avait que quatre ans lorsqu'il perdit son père, Wilhelm Müller, un des poëtes de ce siècle les plus chers aux Allemands. Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur les ouvrages de Wilhelm Müller; nous citerons seulement, parmi ses poésies lyriques le plus justement célèbres, les *Griechenlieder* ou « Chants des Grecs », dans lesquels il célébra la régénération de cette Grèce dont il connaissait si bien l'histoire et la littérature, et qu'il aimait avec enthousiasme. Après sa mort prématurée, M^me^ Müller rentra dans la maison de son père, le président de Basedow, et c'est là que son jeune fils reçut ses pre-

Digitized by Google

mières leçons, avant d'être envoyé à l'école ducale de Dessau, où il se distingua de bonne heure, nous disent ses biographes allemands, par la vivacité de son esprit, par son amour du travail, et par un remarquable talent pour la musique. A l'âge de douze ans, le studieux enfant fut envoyé à Leipsick. Là, selon les habitudes allemandes, il fut reçu dans la famille d'un des professeurs, et il fit ses classes à la *Nicolaischule* : c'était le même collége qui, cent quatre-vingts ans plus tôt, avait eu pour élève le grand promoteur de la science du langage, Leibniz.

Après de fortes et brillantes études, terminées en 1841, M. Max Müller commença à suivre les cours de l'Université de Leipsick. Cédant à sa vocation pour la philologie comparée, il étudia avec ardeur l'hébreu et l'arabe, et bientôt le sanscrit, sous la direction d'un indianiste fort distingué, Hermann Brockhaus, qui fut son premier guide dans cette voie où il devait trouver une mine si riche, et conquérir une si belle renommée. En 1843, il passa ses examens pour le doctorat; et telles étaient son opiniâtreté au travail et sa rare facilité, qu'en l'année suivante nous le voyons publier à Leipsick son premier ouvrage, une traduction allemande d'un célèbre recueil de fables indiennes, l'*Hitôpadêśa*.

Cependant, si étendues que fussent ses études philologiques, elles ne l'absorbaient pas tout entier. A cette époque, il y avait à Leipsick une société de jeunes poëtes, devant laquelle M. Max Müller lisait souvent de charmantes poésies, et ceux qui les ont

Digitized by Google

entendues s'en souviennent encore. Dans diverses occasions publiques, et notamment dans les fêtes qui furent données pour célébrer le 400e anniversaire de l'invention de l'imprimerie, les pièces de vers qu'il composa obtinrent les suffrages les plus flatteurs.

En 1844, M. Max Müller se rendit à Berlin pour suivre le cours de grammaire comparée de Bopp, et pour étudier la précieuse collection de manuscrits sanscrits qui avait été réunie par sir Robert Chambers pendant son séjour dans l'Inde, et qui, après sa mort, avait été achetée en Angleterre par le gouvernement prussien, à la sollicitation de Bunsen. Il fut assez heureux pour faire la connaissance d'Alexandre de Humboldt et de Boeckh, et l'on comprend sans peine quelle influence durable l'exemple et les conversations de tels hommes ont dû avoir sur une nature d'élite, qui est entrée en contact avec eux à l'âge où toutes les impressions sont les plus vives et les plus profondes. M. Max Müller profita aussi de son séjour à Berlin pour assister aux leçons de philosophie de Schelling, et pour étudier le persan sous Rückert. Le célèbre auteur des *Sonnets cuirassés* ne se faisait pas volontiers professeur, et les premières relations qu'eut avec lui M. Max Müller ne furent guère encourageantes. Mais on ne rebute pas aisément un esprit aussi avide d'apprendre; et, pour gagner les bonnes grâces d'un maître qui se décidait si difficilement à communiquer aux autres les trésors de sa science, M. Max Müller lui apporta un jour la traduction en vers allemands du poëme

Digitized by Google

de Kâlidâsa, le *Méghadûta* ou « Nuage messager » (1). Rückert, qui excellait lui-même dans ce genre de composition auquel se prête si heureusement le génie de la langue allemande, fut vivement frappé de la beauté de cette traduction où le jeune poëte reproduisait de la manière la plus parfaite jusqu'au mètre de l'original. Il engagea M. Max Müller à publier son poëme, ce qui fut fait un peu plus tard (2), et dès ce moment il devint pour lui un ami dévoué.

Dans un des très-intéressants articles que M. Barthélemy Saint-Hilaire a consacrés à notre auteur dans le *Journal des Savants,* après s'être complu à mettre en relief ce fait, que dans les ouvrages de M. Max Müller la science la plus exacte et la plus austère est constamment présentée sous la forme la plus poétique et la plus séduisante, cet écrivain éminent recherche quelle a été l'origine de cette alliance de qualités qui semblent presque s'exclure, tant elles se trouvent rarement réunies. Quant à nous, après avoir suivi M. Max Müller depuis son enfance, nous n'avons pas à nous adresser la même question, ou plutôt, elle est, pour nous, résolue d'avance. Fils de poëte, richement doué des plus heureux dons de la nature, familier depuis ses années de collége avec les grands modèles de la Grèce et de Rome, n'ayant jamais cherché d'autre délassement après de pénibles

(1) Dans son volume intitulé *Virgile et Kâlidâsa,* M. André Lefèvre a traduit en beaux vers français les Bucoliques et le Mèghadûta.

(2) Königsberg, 1847.

Digitized by Google

travaux que la poésie qu'il affectionnait, la perfection de la forme n'était-elle pas chez lui toute naturelle? Et ce long commerce qu'il a eu depuis lors avec les antiques Rishis, les premiers-nés des poëtes aryens, n'a-t-il pas été bien fait pour donner à ses couleurs des teintes plus fraîches, et à ses images le charme des premiers jours?

Quand M. Max Müller eut passé une année à Berlin, Gottfried Hermann chercha à le fixer dans cette ville de Leipsick, où s'était écoulée sa propre vie dans le plus noble dévouement à la science. Mais un autre foyer de lumière l'attirait, et; en 1845, il vint à Paris pour suivre le cours d'Eugène Burnouf au Collége de France, comme Bopp s'y était rendu en 1812, et Bunsen en 1816, pour profiter des leçons de Silvestre de Sacy (1). Il ne tarda pas à devenir un des disciples privilégiés de son illustre maître, et ce n'est pas un des moins beaux traits du caractère de M. Max Müller que cette affectueuse reconnaissance et cette vénération profonde, qu'il aime, en toute circonstance, à témoigner envers celui qui l'a confirmé dans sa vocation, et qui lui a ouvert et tracé la voie.

(1) Sur l'état des études orientales à Paris dans les premières années du siècle, voir la Notice que M. Barthélemy Saint-Hilaire a consacrée à Eugène Burnouf dans le *Journal des Savants* (août 1852), et l'Introduction de M. Bréal à sa traduction de la *Grammaire comparée* de Bopp (p. XII). Pour les études indiennes, Londres devint naturellement un centre important, et tous les plus grands indianistes français et allemands y sont allés pour étudier les manuscrits de la riche bibliothèque de la Compagnie des Indes, et pour recevoir les conseils des Wilkins, des Colebrooke, ou des Wilson.

Digitized by Google

Dans l'état où se trouvaient, à cette époque, les études indiennes, le service le plus important à rendre aux travailleurs était d'assurer la publication du plus grand nombre possible des monuments sacrés et littéraires de l'Inde. Fréd. Rosen, qui fut le premier titulaire de la chaire de sanscrit fondée à l'Université de Londres, avait donné, en 1830, un extrait du Rig-Véda, avec une traduction latine, et il se préparait à publier ce Véda tout entier, quand il fut frappé par la mort (1). Eugène Burnouf et Wilson avaient songé, pendant quelque temps, à reprendre un travail si malheureusement interrompu; mais, absorbés tous deux par d'autres travaux, ils avaient dû renoncer à leur projet. Cependant Burnouf avait à cœur de voir publier le plus antique et le plus important des livres sacrés des Indiens; et quand il eut reconnu le mérite et l'ardeur du jeune Allemand, qui était arrivé de si loin pour s'asseoir au pied de sa chaire, il l'engagea à prendre l'héritage de Rosen. C'est alors que M. Max Müller se chargea de cette tâche longue et difficile, où son courage n'a jamais failli, la publication des 1017 hymnes du Rig-Véda (2), et de

(1) Frédéric Rosen mourut à Londres le 12 septembre 1837 à l'âge de trente-deux ans. Sa vie si courte et si bien remplie est racontée d'une manière fort attachante par M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans la Biographie universelle (Michaud), nouvelle édition, t. XXXVI, p. 482.

L'extrait publié en 1830 ne donne que sept hymnes du Rig-Véda. En 1838 des amis de Rosen publièrent le premier livre du Rig-Véda, tel qu'il l'avait préparé en manuscrit, avec une traduction et des notes.

(2) On sait que les Védas sont au nombre de quatre : le Rig-Véda, le Yadjour-Véda (divisé en Yadjour-Véda blanc et Yadjour-Véda noir), le Sâma-Véda, et l'Atharva-Véda. Le Rig-Véda, ou Véda des hym-

Digitized by Google

l'ample commentaire de Sâyaṇa ou Sâyaṇâchârya (c'est-à-dire *maître* Sâyaṇa), ainsi qu'on l'appelle quelquefois (2). La difficulté n'était pas tant de publier le texte même du Rig-Véda, qui a été conservé depuis plus de trois mille ans avec la plus religieuse exactitude, qui a été l'objet de tant de travaux si scrupuleusement minutieux, et dont les Indiens avaient été jusqu'à compter non-seulement les mots, mais même les syllabes. Mais les manuscrits de Sâyaṇa sont fort défectueux, et comme M. Max Müller ne trouvait pas dans les bibliothèques de Paris des ressources suffisantes pour mener à bonne fin cette partie de son travail, il partit pour l'Angleterre, au mois de juin 1846,

nes, est ainsi nommé de la racine sanscrite qui signifie « célébrer ». Le Yadjour-Véda, ou Véda du sacrifice, tire son nom de la racine sanscrite qui signifie « sacrifier ». Le nom de l'Atharva-Véda vient d'*Atharvan* qui en est supposé un des auteurs. Le Sâma-Véda est une collection de *Sâmans* ou chants. Le mot *Veda* lui-même, dérivé de la racine *vid* « connaître, savoir », signifie « la connaissance, la science ».

Lorsqu'on parle des collections des hymnes de chaque Véda (sans les Brâhmaṇas ou traités théologiques qui appartiennent à chaque Véda), on a l'habitude de mettre après le nom du Véda le mot sanscrit *Sanhitâ* qui signifie « Recueil. »

Enfin on nous permettra de faire observer que quand, dans les études sur la littérature védique, on emploie tantôt l'expression *le Véda* et tantôt *les Védas*, on fait entre ces deux termes la même distinction que nous établissons entre *l'Évangile* et *les Évangiles*.

(1) Sâyaṇa vivait au quatorzième siècle de notre ère. Son commentaire est donc un des plus récents, mais il a cet important avantage, qu'il résume les travaux antérieurs, et qu'il peut être regardé, en quelque sorte, comme le dernier mot de l'exégèse brahmanique.

Pour donner une idée de la longueur des explications de Sâyaṇa, il suffit de dire que chaque distique des hymnes est suivi d'un commentaire qui, bien souvent, remplit presque toute une page in-quarto.

Digitized by Google

afin de collationner les manuscrits de Sâyaṇa que possédaient la bibliothèque de la Compagnie des Indes à Londres, et la bibliothèque bodléienne à Oxford. A Londres, les circonstances le mirent en relation avec le chevalier de Bunsen, alors ambassadeur de Prusse en Angleterre, et avec Wilson, qui, après avoir longtemps résidé dans l'Inde, avait accepté la chaire de sanscrit à l'Université d'Oxford (1). Ces deux savants, avec le premier desquels surtout M. Max Müller

(1) Horace Hayman Wilson, mort en mai 1860, à l'âge de 73 ans, avait vécu pendant de longues années dans l'intimité de Colebrooke, et servit de lien entre la première génération des indianistes anglais et la génération nouvelle. Peu de savants ont plus contribué que lui aux progrès des études indiennes. Pendant vingt années de son séjour dans l'Inde, de 1812 à 1832, tout en s'occupant avec zèle de ses fonctions à la Monnaie de Calcutta, il fut le secrétaire très-laborieux de la Société asiatique du Bengale, et il publia dans les *Mémoires* de cette Société des travaux d'une grande valeur. En 1819, il fit paraître à Calcutta le premier dictionnaire sanscrit-anglais, œuvre à laquelle il s'était préparé de longue main en s'occupant de la compilation des lexiques sanscrits avec les brahmanes qui avaient été chargés de ce soin par lord Wellesley, gouverneur général de l'Inde. Il a donné aussi un *Vocabulaire des termes techniques indiens*, employés dans dix-sept langues différentes. Wilson a fait des travaux fort importants sur le théâtre indien. Nous lui devons la traduction de quatre drames, l'analyse de vingt autres pièces, et une savante étude sur la poésie dramatique dans l'Inde. Il a publié aussi la traduction du *Vishnu-purâṇa*, la traduction et le texte de la *Karika* du *Sânkhya*, une *Grammaire sanscrite*, et une traduction des hymnes du Rig-Véda contenus dans les trois premiers volumes de l'édition de M. Max Müller. Sans parler des *notices* qui ont paru en Angleterre, les lecteurs français trouveront des détails très-complets sur Wilson dans la notice que lui a consacrée M. Jules Mohl dans le *Journal Asiatique* de Paris, et dans sa vie écrite dans la Biographie universelle (Michaud), nouvelle édition, par M. Barthélemy Saint-Hilaire que l'on rencontre à chaque pas devant soi, quand on s'occupe de ces études.

Digitized by Google

fut bientôt lié de la plus intime amitié, firent connaître aux directeurs de la Compagnie des Indes le désir qu'il avait de donner une édition du Rig-Véda. Les directeurs, avant d'accueillir ce projet, tâchèrent de trouver, parmi les Pandits de l'Inde, des savants qui fussent à même d'entreprendre ce travail. Mais lorsqu'il fut constaté dans les réponses qu'ils reçurent de l'Inde, et qui ont été publiées, qu'aucun Brahmane n'osait publier le texte sacré du Rig-Véda, ils acceptèrent la proposition de M. Max Müller, et se chargèrent des frais considérables d'une telle publication : aussi, quand parut en 1849 le premier volume du Rig-Véda, c'est à eux qu'il fut dédié. Le second volume fut publié en 1854, et le troisième en 1856. Après la suppression de la Compagnie des Indes, le gouvernement anglais ne voulut pas qu'un tel monument pût rester inachevé, et continua à cette grande entreprise le même patronage ; c'est pourquoi nous voyons que le quatrième volume, publié en 1862, est dédié à S. M. la reine Victoria (1). De cette manière les huit premiers livres du Rig-Véda sont aujour-

(1) Chaque volume est précédé d'une importante préface, dont nous ne pouvons indiquer ici les sujets que de la manière la plus sommaire. Tome I. M. Müller décrit les manuscrits dont il s'est servi. Tome II. Il donne le relevé d'un grand nombre de variantes, et termine cette Préface (p. LX) par un hommage rendu à la mémoire d'Eugène Burnouf. Tome III. Après une discussion sur l'usage qu'il faut faire du commentaire de Sâyaṇa, il donne le relevé des variantes. Tome IV. Discussion d'une question astronomique (les nakshatras).

Ces quatre volumes contenant quatre mille pages in-quarto, on a fait remarquer avec raison que personne n'a encore édité autant de textes sanscrits que M. Max Müller.

Digitized by Google

d'hui entre les mains du public, et l'on peut espérer la prochaine publication des deux autres livres encore inédits.

Les plus grands indianistes de l'Europe ont rendu pleine justice à la vaste science et à la pénétrante sagacité dont M. Max Müller a fait preuve dans son édition du Rig-Véda. Mais, dans l'Inde elle-même, ce travail a reçu un hommage qu'il ne nous est pas permis de passer sous silence. Dans une lettre écrite en 1862 de Pounah, dans la présidence de Bombay, M. Martin Haug (1) dit qu'en cette même année il y avait eu à Pounah une très-nombreuse réunion de savants brahmanes qui s'y étaient assemblés au nombre de sept cents; qu'ils avaient examiné l'édition du Rig-Véda donnée par M. Max Müller et qu'ils l'avaient déclarée plus correcte et plus complète qu'aucun de leurs manuscrits. Ils ne voulaient cependant pas l'adopter pour leur propre usage, parce qu'ils ajoutaient foi à un bruit qui avait été répandu parmi eux, savoir, que le sang des animaux entrait dans la composition de l'encre avec laquelle on imprimait les livres en Europe. Ils finirent par faire corriger leurs propres manuscrits sur l'édition de M. Max Müller.

(1) M. Martin Haug, qui était à cette époque directeur des études sanscrites au collége de Pounah, est connu du monde savant par ses travaux sur le zend et sur la religion des Parses, et aussi par son édition en 2 vol., avec traduction et notes, de l'*Aitareya-Brâhmaṇa* du *Rig-Véda*. Un brâhmaṇa (ainsi nommé, pense M. Max Müller, parce que ces travaux ont été composés par ou pour les brahmanes) est un traité théologique et surtout liturgique, qui donne des explications sur les mots des Védas et spécialement sur les innombrables détails du rituel minutieux des brahmanes.

Digitized by Google

Ce récit du docteur Haug nous rappelle un fait analogue raconté en ces termes par M. Barthélemy Saint-Hilaire dans sa Notice sur Eugène Burnouf : « Dans une polémique religieuse que les Parses de Bombay ont soutenue dans ces derniers temps contre des missionnaires protestants, on s'est servi de part et d'autre, en citant les livres de Zoroastre, de l'interprétation qu'en avait donnée le *Commentaire sur le Yaçna*. C'était la science du jeune philologue français qui faisait autorité pour les adorateurs d'Ormuzd (1). »

On éprouve un plaisir mêlé de tristesse à pouvoir ainsi rapprocher les noms de deux hommes si dignes d'être unis par une longue amitié, et que la mort a séparés si tôt. Pour le cœur reconnaissant et affectueux de M. Max Müller, la perte d'Eugène Burnouf fut un coup cruel, et, à la première occasion qui s'offrit, il rendit à sa mémoire un touchant hommage dans une page éloquente que nous nous faisons un devoir de traduire ici en entier, pour montrer, une fois de plus, comment on parle, à l'étranger, de ce rare génie dont la France est à juste titre si fière. « Depuis la « publication du premier volume du Rig-Véda, » dit M. Max Müller en terminant la préface du second volume, « nous avons souffert une perte irréparable. « La mort d'Eugène Burnouf a privé la philologie « sanscrite d'un de ses principaux soutiens, d'un de « ses plus grands ornements. Sa perte se fera long- « temps sentir dans différentes branches des études

(1) *Journal des Savants*. 1852, p. 486.

Digitized by Google

« orientales, où son nom est attaché à quelques-unes « des plus brillantes découvertes de notre siècle ; nulle « part elle ne sera sentie plus longtemps ni plus vive- « ment que parmi ceux qui étudient et qui aiment la « littérature sanscrite. Des ouvrages de Burnouf il « n'est pas besoin que je parle ici. En donnant le « premier un déchiffrement scientifique des inscrip- « tions cunéiformes, il s'est élevé un monument plus « durable que les annales gravées sur les rochers de « la Perse. En tant qu'il a été le premier savant qui « ait su le pâli, et en sa qualité d'historien du boud- « dhisme, sa renommée ne sera pas facilement surpassée « par les recherches futures. Et son titre de premier « éditeur et de premier interprète du Zend-Avesta « fera vivre sa mémoire aussi longtemps que la race « humaine aimera à se rappeler les traditions de sa « première enfance. Mais la clef qui avait ouvert à « Burnouf toutes ces découvertes était le sanscrit ; et « c'est dans la philologie sanscrite, où son influence « était le plus salutaire, que sa perte est aujourd'hui « sentie le plus douloureusement. Je ne fais pas ici « allusion au Bhagavata-Purâna ni aux autres monu- « ments de sa persévérante ardeur au travail qui res- « tent maintenant inachevés, ni aux ouvrages qu'il « projetait, ni aux trésors qu'il avait amassés. En per- « dant Burnouf, nous avons perdu non-seulement un « collaborateur infatigable, non-seulement un maître « désintéressé, mais un juge très-respecté, dont l'appro-

(1) Rig-Veda Sanhitâ, vol. II, p. XL.

Digitized by Google

« bation était recherchée de tous, dont la censure
« était redoutée, et dont les décisions ne manquaient
« jamais d'être distinguées par l'équité et la justesse.
« Encore qu'il n'ait publié que peu de chose sur le
« Véda, cependant je puis affirmer sans crainte de me
« tromper, et ceux avec qui j'ai eu l'avantage de
« suivre ses leçons au Collége de France, Barthélemy
« Saint-Hilaire, Gorresio, Nève, Pavie, Foucaux, Roth,
« Goldstücker, Bardelli et beaucoup d'autres, confir-
« meront mon assertion, qu'il n'y avait pas alors en
« Europe de savant qui fût plus versé que Burnouf
« dans la langue et dans les traditions du Véda. Ami
« intime de Rosen, lui seul perpétua, après la mort de
« Rosen, la tradition des études védiques. Il voulait
« que tous ceux qui venaient travailler sous lui fussent
« pénétrés de l'importance de ces études, et il leur
« prouvait que, pour avoir une intelligence vraie de
« l'histoire primitive de l'humanité, et pour faire une
« étude comparative des religions de l'Orient, la
« connaissance du Véda était indispensable. C'est à lui
« que l'on doit la nouvelle impulsion donnée dans
« cette direction à la philologie sanscrite, et la publi-
« cation subséquente de nombreux travaux sur les
« Védas; et pour ma part, je ne puis que répéter que
« sans les conseils, l'encouragement et l'assistance de
« Burnouf, je n'aurais jamais pu entreprendre cette
« édition du Rig-Véda. Lorsque j'appris la nouvelle
« de sa mort, il me sembla, et nombre de personnes
« occupées d'études du même genre ont dû éprouver
« la même impression, que notre travail avait perdu

Digitized by Google

« beaucoup de son charme, et, en quelque sorte,
« son but. *Qu'en dira Burnouf?* telle fut ma première
« pensée, quand j'achevai le premier volume du Rig-
« Véda. Et aujourd'hui que je finis le second volume,
« soumis à son tour à l'appréciation de tant de savants
« dont j'admire la science, et à l'amitié desquels
« j'attache un haut prix, mes pensées se reportent
« encore vers celui qui n'est plus au milieu de nous,
« et je me demande, non sans tristesse, quel eût été
« son jugement sur mon travail. »

Tel était le lien étroit qui a d'abord attaché M. Max Müller à la France, et que les années n'ont fait que resserrer, à mesure qu'ont augmenté ses relations d'amitié avec beaucoup des plus illustres représentants de la science française.

En 1856, M. Max Müller commença à publier à Leipsick une autre édition du Rig-Véda (1), sans le commentaire de Sâyaṇa, mais avec le Rig-prâtiśâkhya (2), ou traité de la phonétique et de la grammaire du Rig. La seconde livraison parut en 1857,

(1) Rig-Veda, oder die heiligen Lieder der Brahmanen, herausgegeben von Max Müller, mit einer Einleitung, Text und Uebersetzung des Prâtiśâkhya oder der ältesten Phonetik und Grammatik enthaltend, Erste Lieferung. Leipzig, F.-A. Brockhaus, 1856. — Le Rig-Véda, ou les chants sacrés des Brahmanes, publiés par Max Müller avec une introduction contenant le texte et la traduction du Prâtiśâkhya, ou du plus ancien traité de phonétique et grammaire, première livraison. Leipsick, F.-A. Brockhaus, 1856.

(2) Colebrooke, qui avait pu se procurer dans l'Inde les quatre Védas, les Brâhmaṇas et la plupart des Upanishads (qui sont des traités du même genre, mais d'un caractère moins sacré que les Brâhmaṇas), n'a pas eu entre les mains les Prâtiśâkhyas dont Roth a le premier démontré l'importance en 1845.

Digitized by Google

et cette publication fut alors interrompue; mais elle a été reprise depuis, et la fin de ce travail est en ce moment sous presse. Dans la même année 1856, un indianiste consommé, M. Adolphe Regnier, commença dans le *Journal Asiatique* de Paris la publication de ce même Prâtiśâkhya. Et lorsque ces deux savants se virent engagés dans un même chemin, faute d'avoir connu au préalable leurs intentions réciproques, ce fut entre eux une lutte de courtoisie, à qui se retirerait devant l'autre.

Avant la publication du premier volume du Rig-Véda, M. Max Müller s'était déjà fait connaître du public anglais. L'*Association britannique* pour l'avancement de la science s'était réunie, en 1847, à Oxford, et devant elle M. Max Müller lut son *Essai sur le bengali et ses rapports avec les langues aryennes*, lequel a été publié dans les Mémoires de cette Association (1).

Dans la séance du 25 octobre 1849, l'Institut de France accorda le prix Volney au manuscrit de M. Max Müller intitulé « De la philologie comparée des langues indo-européennes dans ses rapports avec la civilisation primitive de l'humanité » (2). Cet essai, encore inédit, est écrit en anglais. L'auteur, disait en terminant le rapport qui lui décernait le prix, mettant à profit ses études sur les Védas et sa connaissance de la phi-

(1) Essay on Bengalee and its relation to the Aryan Languages. (*Transactions of the British Association* in 1847.)

(2) On the comparative philology of the Indo-European languages in its bearing on the early civilisation of mankind.

Digitized by Google

lologie comparée, a su en tirer des conséquences neuves, touchant le degré de civilisation auquel étaient arrivés nos ancêtres dans des temps préhistoriques. Les lecteurs de M. Max Müller qui connaissent son *Essai de Mythologie comparée* et ses *Leçons sur la science du langage* savent combien il excelle à jeter une lumière inattendue sur ces premiers âges, et comment, à l'aide des mots communs à toutes les langues aryennes, il a su tracer d'une main sûre le tableau des mœurs simples et des nobles pensées de nos pères, à l'époque où ils n'avaient pas encore quitté leur patrie primitive au centre de l'Asie.

Dans ces études, les travaux de M. Max Müller ont marqué une ère nouvelle, et il s'y était fait de bonne heure un nom si honoré, qu'en 1849 il fut invité par les autorités de l'Université à donner un cours de philologie comparée à Oxford, où il s'était fixé définitivement dès l'année précédente, pour surveiller l'impression du Rig-Véda (1). Le résumé de ce cours parut dans un essai que M. Müller publia dans la *Revue d'Édimbourg*, au mois d'octobre 1851, à l'occasion de l'achèvement d'une traduction anglaise de la *Grammaire comparée* de Bopp (2). Nulle part on ne saurait trouver un exposé plus net de l'objet et des principaux résultats de la philologie comparée,

(1) Le Rig-Véda a été imprimé par les presses de l'université d'Oxford.

(2) Cette traduction fut faite par M. Eastwick, qui a été professeur d'urdu au collége de Haileybury, avec la collaboration du comte d'Ellesmere, président de la Société asiatique de Londres. Les épreuves en étaient revues par Wilson.

Digitized by Google

ainsi que de la méthode sévère qui doit présider à des études d'où sont nécessairement déduites d'aussi graves conclusions. Jusqu'à nos jours, les langues répandues sur la surface du globe avaient été classées, soit d'après leur distribution géographique (et l'on avait ainsi les langues de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, et de l'Australie), soit d'après les races physiques des hommes qui les parlaient (et alors on avait les langues caucasiennes, mongoles, nègres et malaises). Ou bien encore, on divisait les langues en langue sacrée et en langues profanes, en langues classiques et en langues orientales, en langues vivantes et en langues mortes. Mais toutes ces classifications étaient manifestement mauvaises, puisqu'elles étaient fondées sur des accidents extérieurs et non pas sur les langues elles-mêmes. M. Max Müller nous montre que la philologie comparée pourra seule fournir la vraie classification des langues. A l'aide d'exemples heureusement choisis, il nous fait voir par quelles études comparatives on est arrivé à démontrer, avec la dernière évidence, l'étroite parenté qui unit des idiomes aussi disséminés que les langues indo-européennes, et parlés par des peuples aussi divers. Puis, se bornant à cette branche des études philologiques, la plus importante de toutes, et la seule qui ait été pleinement explorée par la science, il met en une vive lumière les services rendus par Bopp et par son école, et il finit son Essai en exposant les principaux bienfaits de la philologie comparée. Elle donne aux humanistes des explications qu'ils ne peuvent trouver ailleurs sur la formation

Digitized by Google

des mots, sur le sens des parties les plus obscures du langage, et sur les mille prétendues irrégularités auxquelles on se heurtait à chaque instant. Venant à l'aide des historiens et des ethnologues, elle répand de nouvelles clartés sur l'histoire des nations. Enfin, en nous faisant connaître à fond l'organisme des langues, elle prête aux psychologues, pour l'analyse de l'esprit humain, de précieux secours que n'avaient jamais pu entrevoir les philosophes des siècles précédents.

Cet Essai, comme tous les ouvrages de M. Max Müller, est écrit en anglais avec une remarquable élégance, et, à l'exception des personnes qui avaient assisté à son cours, il n'y avait assurément pas un lecteur qui pût se douter qu'il avait sous les yeux l'œuvre d'un jeune Allemand de vingt-huit ans, arrivé depuis cinq ans en Angleterre, et dont presque tout le temps se passait à compulser des manuscrits indiens, et à se frayer une route à travers les questions les plus ardues de la langue et de la littérature védiques.

En 1850, M. Max Müller avait été nommé professeur adjoint des langues et des littératures de l'Europe moderne, et, en 1854, il succéda à son ami M. Francis Trithen comme titulaire de cette même chaire qu'il occupe encore. En 1853, M. Max Müller publia son *Essai sur la logique indienne* (1), et en l'année suivante, où parut le second volume de son édition du

(1) *An Essay on Indian logic*, publié dans *Thomson's Laws of thought*, London, 1853.

Digitized by Google

Rig-Véda, nous le voyons publier trois nouveaux écrits : *Propositions pour un alphabet à l'usage des missionnaires* (1), *Conseils pour apprendre les langues du théâtre de la guerre en Orient* (2), et *Lettre au chevalier Bunsen sur la classification des langues touraniennes* (3). Dans cette *Lettre*, insérée par Bunsen dans le tome I de son *Esquisse de la philosophie de l'histoire universelle* (4) (depuis la page 263 jusqu'à la page 521), M. Max Müller donne les renseignements importants qu'il a recueillis dans les récits des voyageurs, sur le langage des tribus nomades de l'Asie septentrionale et méridionale ; et, après avoir rendu compte du procédé agglutinatif commun à ces langues d'ailleurs si diverses, il expose les raisons pour lesquelles il lui semble possible de réunir tous ces idiomes en un groupe qu'il nomme le groupe touranien. Les opinions émises par M. Max Müller dans sa *Lettre sur les langues touraniennes* ont rencontré beaucoup d'opposition en Allemagne. Mais les adversaires les plus décidés, tels que M. Pott, ont reconnu que « cet ouvrage était le plus important qui eût été pu-

(1) *Proposals for a missionary alphabet* (London, 1854).

(2) *Suggestions on learning the languages of the seat of war in the East* (London, 1854). Une deuxième édition de cet ouvrage, considérablement augmentée, parut l'année suivante sous ce titre : *The languages of the seat of war in the East, with a Survey of the three families of language, Semitic, Aryan and Turanian* (London, 1855).

(3) *Letter to Chevalier Bunsen on the classification of the Turanian languages.*

(4) *Outlines of the philosophy of universal history* (London, 1854). Ce même ouvrage contient d'autres travaux de M. Max Müller, sur le Véda, le Zend-Avesta, etc.

Digitized by Google

blié depuis longtemps dans le domaine de la linguistique ».

www.libtool.com.cn

En 1857, M. Max Müller publia son savant ouvrage sur le *Bouddhisme et les pèlerins bouddhistes* (1), et dans les *Oxford Essays* pour cette même année parut son *Essai sur la Mythologie comparée*, qui a fait époque dans l'histoire de cette science, et qui a été, pour nombre de gens instruits, comme la révélation d'un monde nouveau. Kuhn et d'autres mythologues allemands avaient déjà fondé sur de fermes assises la science de la mythologie comparée, et leur immense érudition avait fait les découvertes les plus importantes pour l'intelligence des croyances et des religions de l'antiquité. A M. Max Müller, non moins érudit que ses devanciers et que ses émules, il était réservé de poser les principes généraux de cette science, d'en tracer la vraie méthode, et d'appeler l'attention du public sur ces études nouvelles, en les lui présentant avec ce charme de style dont il a le secret.

En 1858, M. Max Müller fut nommé *Fellow* de *All Souls' College* à Oxford, et membre correspondant de l'Institut de France. Dans la même année il publia ses *Classiques allemands, depuis le quatrième jusqu'au dix-neuvième siècle*, qui contiennent des pièces justificatives pour toute l'histoire littéraire de l'Allemagne. La préface nous donne un aperçu du développement de la vie intellectuelle et littéraire de l'Allemagne (2).

(1) *Buddhism and Buddhist pilgrims* (London, 1857).

(2) *The German classics, from the fourth to the nineteenth century* (London, 1858).

Digitized by Google

Dans le cours de l'année suivante, M. Max Müller publia son *Histoire de l'ancienne littérature sanscrite* (1), dans laquelle il nous donne le résultat de ses longues années d'étude sur le Véda et sur ses commentateurs. L'illustre écrivain, que nous avons déjà souvent cité, a consacré à cet ouvrage cinq articles dans le *Journal des Savants*, et nous sommes trop heureux de pouvoir rapporter ici l'hommage qu'il rend à notre auteur. « Le nouvel ouvrage de M. Max Müller, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, marquera dans les études védiques un progrès considérable; il fixe et il éclaircit une foule de questions intéressantes et douteuses, et il trace à la littérature du Véda un cadre qui, selon nous, sera définitif. Il a porté l'ordre et la lumière dans ce trésor immense et confus des monuments primitifs de la religion brahmanique, et son système repose sur des bases qui peuvent sembler inébranlables » (2). Nous ne nous pardonnerions pas si nous omettions de citer encore le bel éloge par lequel le même savant termine son étude approfondie sur l'*Histoire de la littérature sanscrite*, et que les amis de M. Max Müller auront plaisir à relire avec nous : « Tel est le tableau neuf et curieux que M. Max Müller a tracé, en répandant dans son livre une abondance de renseignements et de faits que nul avant lui n'avait accumulés avec une science aussi sûre, ni pré-

(1) *A History of Ancient Sanskrit Literature*, so far as it illustrates the primitive religion of the Brahmans (London, 1859, XIX-607 pages). La deuxième édition a paru en 1860.

(2) *Journal des Savants*, 1860, p. 457.

Digitized by Google

sentés avec autant d'élégance et de charme. C'est le fruit de la plus vaste et de la plus difficile investigation dans des manuscrits encore bien peu connus, et de la plus rare sagacité dans des études où elle est au moins aussi nécessaire que dans toutes les autres. L'*Histoire de l'ancienne littérature sanscrite* est faite pour ajouter beaucoup à l'illustration dont est déjà entouré, à si juste titre, le nom de M. Max Müller. Sa splendide édition du Rig-Véda aurait suffi pour le consacrer, sans parler de tant d'autres travaux ; mais celui dont je viens de m'occuper est d'un ordre tellement élevé, qu'on peut douter que, d'ici à bien longtemps, personne le surpasse ou même l'égale. L'érudition, avec les labeurs et les pénibles recherches qu'elle exige, semble exclure trop souvent ce talent éminent de style et de composition. Évidemment il y a là une réunion bien peu commune de qualités qui d'ordinaire paraissent incompatibles ; et ce sera là une distinction particulière pour M. Max Müller, au milieu de tant d'indianistes fameux, ses émules et ses amis (1). »

De telles paroles venant d'un tel juge durent toucher profondément M. Max Müller, surtout au moment où elles purent arriver jusqu'à lui, au mois de janvier 1861. Wilson était mort dans le cours de l'année précédente, et le 7 décembre se réunissaient ceux de qui dépendait le choix de son successeur. M. Max Müller se présenta comme candidat pour la

(1) *Journal des Savants*, 1861, p. 59.

Digitized by Google

chaire de son ami. Il ne fut pas élu. Certes le titre de *Boden Professor of Sanskrit* n'aurait pu rehausser en rien l'éclat de sa réputation européenne ; mais ses amis anglais, ceux d'entre eux surtout qui aimaient le plus leur vieille Université, virent cet échec avec tristesse, et les savants du continent apprirent la nouvelle avec étonnement et avec d'unanimes regrets.

C'est en avril, mai et juin de l'année 1861, que M. Max Müller donna devant un auditoire d'élite, dans la *Royal Institution of Great Britain* à Londres, ces *Leçons sur la science du langage* (1) qui furent publiées la même année, et que l'Institut de France honora du prix Volney en 1862. Cet ouvrage est maintenant arrivé à sa cinquième édition en Angleterre, et la réimpression qui en a été faite en Amérique, ainsi que les traductions allemande, italienne, russe et française, ont déjà eu aussi plusieurs éditions.

Dans les *Leçons* de 1861, après avoir défini l'objet de la science du langage, M. Max Müller avait résumé l'histoire de cette science depuis sa naissance dans les écoles de l'Inde et de la Grèce, jusqu'à son merveilleux développement dans les travaux des linguistes contemporains. Il avait donné une description générale du vaste réseau des langues humaines, et une brillante exposition des grands faits révélés par la science du langage, et qui intéressent à un si haut degré l'histoire, la philosophie et la religion. Mais,

(1) *Lectures on the Science of Language delivered at the Royal Institution of Great Britain in April, May, and June*, 1861 (London, 1861).

Digitized by Google

dans sa pensée, ce cours ne devait que servir d'introduction à une étude plus approfondie : aussi, en 1863, nous le voyons remonter dans la même chaire à Londres, et donner, sur ce même sujet, une nouvelle série de *Leçons*, dont la traduction française est aujourd'hui offerte au public.

Afin d'établir solidement les principes fondamentaux de la science du langage, et pour bien montrer quelle méthode rigoureuse doit être suivie par les linguistes, M. Max Müller, dans ces *Nouvelles Leçons*, borne ses recherches à un nombre restreint de langues, au sanscrit, au grec, au latin, aux langues romanes, et aux langues germaniques. Avec le secours de la physiologie, il nous décrit comment les sons, c'est-à-dire le corps du langage, sont formés par les organes de la parole; et, au moyen de l'étude historique des langues précitées, il nous fait connaître les lois minutieuses qui président à chaque changement des lettres et des accents, ainsi qu'aux modifications et aux métamorphoses que subissent les mots dans le cours de leur existence. Ensuite, poussant plus avant ses investigations, il pénètre jusqu'à l'âme du langage. Il étudie la formation et le développement des idées, leurs combinaisons et leurs ramifications infinies, l'influence du langage sur la pensée, et l'origine des mythes produits par cette influence. Ces *Leçons* se composent donc de deux parties distinctes : l'une, consacrée à la phonétique et à l'étymologie, traite des phénomènes externes du langage; l'autre en étudie les phénomènes internes, et nous donne les vues

Digitized by Google

de M. Max Müller sur la production et l'épanouissement de la pensée humaine, et sur la mythologie ancienne et moderne. Ces deux parties distinctes sont unies par le lien le plus étroit, comme la pensée est unie au langage, et, en quelque sorte, comme l'âme est unie au corps.

Nous espérons que cet ouvrage sera un nouveau stimulant pour des études qui déjà n'ont plus besoin d'être recommandées en France. Le seul obstacle qui peut encore s'opposer à leur diffusion parmi nous, c'est l'ignorance des ouvrages où le commençant doit s'instruire. Comme M. Bréal n'a cessé de suivre avec la plus persévérante attention l'impression de ces deux volumes, ainsi qu'il l'avait fait pour la première série de ces leçons, nous lui avons donc demandé de nous rendre encore le service de dresser la liste des premiers livres qui doivent composer la *bibliothèque du linguiste*. C'est sous ce titre que nous publions plus loin la liste que nous a remise M. Bréal.

Ici nous demandons la permission de faire remarquer par quelles longues études et par quel travail patient M. Max Müller s'est préparé à aborder les difficiles problèmes de la science du langage. Une connaissance approfondie du grec et du latin fut le fondement solide de son éducation, comme elle le sera toujours de toute haute éducation intellectuelle. Puis, travailleur infatigable, il a étendu sans cesse le cercle de ses études, de façon à y faire entrer successivement, ainsi que nous l'avons vu, les langues et les littératures des plus nobles membres de la grande famille humaine.

Digitized by Google

Ses travaux sur les langues touraniennes nous montrent avec quel soin il a cherché à fixer les caractères les plus marquants des nombreux idiomes parlés par les tribus nomades de l'Asie; et nous pouvons ajouter qu'il ne se publie pas d'ouvrages, écrits par les missionnaires et les voyageurs sur les langues des peuplades les moins connues, qu'il ne les parcoure de l'œil le plus attentif; parce qu'il sait que quand même il n'y découvrirait aucune grande loi de la science du langage qui n'ait déjà été révélée par l'examen des langues les plus cultivées, il ne peut manquer de trouver dans ces idiomes barbares de précieuses analogies pour confirmer des lois encore imparfaitement établies, ou pour éclairer des points encore obscurs.

En 1865 M. Max Müller a été nommé conservateur des manuscrits orientaux à la bibliothèque bodléienne à laquelle il était attaché depuis l'année 1856. Ces nouvelles fonctions n'ont pas arrêté le cours de ses travaux. Il a publié des *Manuels pour l'étude du sanscrit* (1865), une *Grammaire sanscrite* (1866), une édition de l'*Hitôpadêśa*, avec la transcription en caractères latins, une traduction interlinéaire et des notes grammaticales, et il prépare en ce moment une traduction anglaise d'un choix des hymnes du Rig-Véda. Ce travail sera une précieuse acquisition pour la science, car on sait combien laissent à désirer la traduction de Langlois et celle de Wilson lui-même.

En cette année (1867), il a publié à Leipsick la seconde édition d'une nouvelle, écrite avec une exquise

Digitized by Google

délicatesse, et intitulée : *Un amour allemand. Extrait des papiers d'un étranger* (1).

www.libtool.com.cn

Nous nous sommes efforcé de donner une liste exacte des écrits de M. Max Müller ; mais pour que cette liste fût complète, il nous faudrait encore énumérer ici les nombreux articles qu'il a fournis à diverses revues et à divers journaux littéraires de l'Allemagne et de l'Angleterre, et en particulier au *Journal de Kuhn*.

Il est à peine besoin de dire que M. Max Müller est membre des principales sociétés savantes de l'Europe, dont il serait trop long de citer même les noms ici. Nous dirons seulement que quand il fut élu un des sept *Academici stranieri* de l'Académie royale des sciences de Turin, les six autres académiciens étaient MM. Boeckh, Thiers, Cousin, de Barante, Grote et Mommsen.

Nous sera-t-il permis d'ajouter, en terminant, que l'auteur de tant d'importants travaux est en même temps l'homme le plus affable et au plus large cœur? Il reste toujours, malgré l'éloignement, le fils dévoué de l'Allemagne, qui ne voit pas sans orgueil ses triomphes sur une terre étrangère. Il est attaché par les plus tendres affections à l'Angleterre, où il vit entouré de la considération publique. Il éprouve les plus vives sympathies pour la France, qu'il visite souvent, et où il compte de si nombreux amis.

(1) *Deutsche Liebe. Aus den Papieren eines Fremdlings.* (2 Auflage, Leipzig, 1867.)

Digitized by Google

Et maintenant, au moment de publier la traduction française de ces *Nouvelles Leçons*, faite par M. Perrot et par moi avec la plus scrupuleuse fidélité, il me serait doux d'espérer qu'elle pourra contribuer, en une humble mesure, à faire connaître M. Max Müller sur cette noble terre de France, ma seconde patrie, non moins chère que la première : *Eam patriam ducimus, ubi nati, et illam, quâ excepti sumus* (1).

Orléans, le 24 mai 1867.

G. HARRIS.

(1) Cic. *De legibus*, II, 5.

www.libtool.com.cn

Digitized by Google

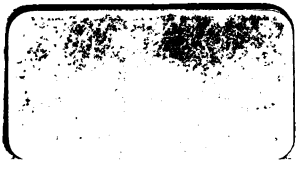
www.libtool.com.cn

Digitized by Google

www.libtool.com.cn

Digitized by Google

www.libtool.com.cn



Digitized by Google

www.libtool.com.cn

Digitized by Google